

diriger ce qui se passera dans la "capitale, et mes frères feraient le reste."

Après avoir pris cette funeste résolution, Napoléon partit précédé du bulletin funèbre de la bataille de Waterloo, avec le dessin de donner à Paris quarante-huit heures aux préparatifs de sa présence, et de revenir ensuite à Laon couvrir la capitale avec ce qui restait de la vieille et de la nouvelle armée.

## CHAPITRE XLVII

1815

Abdication de Napoléon. — Séance des chambres. — Napoléon à la Malmaison. — Son départ pour Rochefort. — Son embarquement sur le *Bellerophon*. — Son arrivée à Sainte-Hélène.

Le lendemain, 21 juin, Napoléon descendit à l'Élysée à quatre heures du matin ; il revenait rempli de l'idée qu'une grande dictature était nécessaire pour sauver la patrie.

Si, encore tout couvert de la poussière du champ de bataille, Napoléon avait suivi sa résolution d'aller droit aux Chambres, de leur parler le langage d'une généreuse confiance, et d'un grand homme qui sent ses forces, nul doute que sa demande n'eût obtenue le succès qu'il en attendait ; nul doute que, tracé par lui, le tableau rapide et vrai des ressources du pays n'eût fait partager à tous les esprits sa profonde conviction de la certitude du salut de la France sous son égide.

(à suivre)

### TOUT EST BIEN FINI, CETTE FOIS

La retraite des sanglants débris de notre glorieuse armée ne s'opéra qu'à force de nouveaux prodiges. La chaussée étant rompue, un pêle-mêle général avait confondu à travers champ, la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie.

Le général Duhesme, l'un des plus braves de l'armée, fut pris par les Prussiens, qui l'égorèrent.

L'humanité, l'amitié, la douleur des Belges, déroberent

une foule de nos blessés à la barbarie prussienne. On fut obligé d'employer la violence pour arracher de ce champ de carnage Napoléon, qui s'obstinait à vouloir mourir où était morte sa garde.

— Sire, lui répétait le grand-maréchal, je vous en supplie, suivez-moi ; c'est à Paris que vous devez aller maintenant

— Non ! non ! vous vous trompez, Bertrand, lui répondait Napoléon en lui serrant le bras convulsivement ; ma place est ici !



Enfin, à neuf heures du soir, cédant aux remontrances qui lui étaient faites, il s'éloigna avec Bertrand, qui ne devait plus le quitter que pour lui fermer les yeux à trois mille lieues de France !

\* \* \*

L'arrivée de Napoléon à Paris, après ce grand désastre, aurait pu exciter encore l'enthousiasme populaire et créer de nouveaux défenseurs à la patrie. Lui seul pouvait rallier les soldats.

La Chambre des Représentants ne comprit pas le rôle qu'elle devait prendre pour résister à l'étranger. Au lieu

d'appuyer Napoléon, elle manifesta hautement contre lui des sentiments hostiles. Elle se déclara en permanence, comme avait fait autrefois la Convention nationale ; et ainsi que cette assemblée, qui arracha le trône et la vie à Louis XVI, elle obligea l'Empereur à déposer sa couronne ; mais, du moins, la Convention avait-elle su vaincre la coalition.

Napoléon annonça au peuple français le nouveau sacrifice que lui imposait l'attitude de la Chambre.

Les Chambres, étonnées peut-être d'avoir si facilement obtenu cette abdication, qu'elles avaient provoquée, envoyèrent des députations à Napoléon, qui leur répondit :

— Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez. Je désire que mon abdication puisse faire le bonheur de la France, mais je ne l'espère point. *Elle laisse l'Etat sans chef et sans existence politique.* Le temps perdu à renverser la monarchie aurait pu être employé à mettre la France en état d'écraser l'ennemi !

\* \* \*

En obligeant Napoléon à dépouiller le caractère impérial, on n'avait pas pu lui enlever les talents militaires qui avaient fait la gloire du général Bonaparte.

Il offrit de les mettre à la disposition de la patrie menacée ; mais les hommes qui venaient de se liguier contre lui ne permirent pas que cette main qui avait porté le sceptre ressaisît l'épée de général.

On le força de quitter Paris et même d'aller chercher un refuge hors de France.

Sa présence gênait la trahison et effarouchait l'incapacité, pour ne pas dire l'imbécillité. Ceux qui auraient craint l'ascendant de Napoléon se laissèrent duper par le ministre Fouché. Ils formaient encore la majorité dans les deux chambres.

Lorsque Napoléon quitta Paris pour aller d'abord à la Malmaison, il n'était déjà plus libre. La commission du gouvernement provisoire lui avait donné un surveillant qui l'accompagna jusqu'à Rochefort.

On avait choisi pour cette mission le général Becker, qui avait eu à se plaindre de Napoléon ; mais, dans le cœur de cet officier, l'honneur parla plus haut que l'inimitié, et il conserva toujours un respect profond pour son illustre prisonnier.

Arrivé à Rochefort, il refusa l'offre du capitaine Baudin, plus tard vice-amiral, qui lui proposait de le conduire aux États-Unis.